

Jean Etchevvin
salutations distinguées.

11 X^m 1933

J'adain, le 6 octobre 1933



Monsieur le Directeur
de Qui Herria
Ustardy

Monsieur,

Voici — à temps et à mesure —
99 questions pour votre "Page
de Curios". J'en ai signé
deux pseudonymement: l'une,
relative à un pays de Baskit
(à Orreaga) pour des raisons d-

convenance personnelle; l'au-
teur (de cog barque), pour me
permettre d'y répondre moi-
même, histoire de donner un
leçon de choses.

Oserai-je vous demander
de vouloir bien m'en com-
munique les épreuves? Je vou-
drais m'épargner des sur-
prises douloureuses, comme
celles que me réservait la
lecture — d'abord si douce, puis

tant amère! — de ma copie
dans votre dernier numéro.
Sans doute suis-je le premier
coupable? Mais, tout de mê-
me, si j'avais pu me relâcher
des épreuves. Je n'aurais
^{rien} pu point laissé passer deux fautes
— une surtout — dont le ~~tra-~~
venir me disole.

Travaillez agréablement,
avec mes vives sympathies,
l'assurance de mes sentiments
distingués.

Jean H. M. ~~com~~

MAILHARROA
GABAT
SAINT-PALAIS (B.P.)

2/ juin 1934

Monsieur le Secrétaire,

Les mille et trois occupations d'un qui,
théoriquement, n'a rien à faire n'ont, seule-
ment, empêché jusqu'ici de vous dire tout le bien
que je pense des soupes étuds, si attrayantes
que vos menus font l'honneur de m'envoyer.
J'y ai pris un plaisir extrême et qui
augmente, hélas ! pour autant, mon regret
de ne pouvoir vous goûter aussi sous les
espèces barques.

Car je suis un Navarrais — je m'en vante

ni mes oncles, d'ailleurs — qui ne s'ait
point le basque. Et je ne le sais point,
quelque fils, petit-fils, arrière-petit-fils de
Basques dans toutes les branches (ou presque).
Comment cela se fait-il? Je l'ignore... Pro-
bablement, parce que ~~je n'ai~~ P. Don de Lan-
gues ne me fut point départi...

Mais si je ne sais pas la langue — auxi
laine — de mon pays, ce que, de reste, je re-
grette infiniment, je sais, en revanche, ou
crois savoir l'histoire de mon pays, ce
qui, à tout prendre, vaut mieux. Aussi en-
cassé-je malaisément les articles historiques
ou para-historiques qu'il plaît à certains
de vos collaborateurs de rédigés en basque.

A quoi cela rime-t-il? Que ces Muniains
versifient ou content en basque; soit, mais
qu'ils ne racontent pas! Etant traditionna-
liste, nous nous devons de mettre nos pas dans
les pas de nos pères. Or, nos pères ont toujours
considéré la langue basque comme une lan-
gue auxiliaire; ou mieux l'ont-ils toujours

employée comme telle. Est-il un seul roi de Navarre (sans parler dans le haut-moyen-âge) qui l'ait parlée ou même comprise? On peut se le demander. En tous cas, aux époques où cela se serait justifié, aucune chronique, aucun historien, aucun fuero n'a été rédigé en Basque, et, au siècle vingtième on, pour le coup, ni rien en personne ne le demande, de compass, charmant sans doute, mais aberrant, nous donnons en Basque, qui est Henri III d'Angleterre en Labret, qui me contribue à "la petite histoire" de la Révolution dans le "Lantabast"!! Mais pourquoi? pourquoi? pourquoi?

Vaincu moi également déploré — avec vos réflexions — d'incuriosité d'esprit de nos compatriotes, en général, et de vos abonnés en particulier. Qu'quoi! il ne s'en est pas trouvé un pour répondre — certainement on non — à ma question, pourtant intéressante, sur l'origine et l'acceptation du mot "carlos"

en Pays basque français? Passe pour Anne Autran, née d'Échaux, ou Dom Luc d'Acéry qui ne posaient, si j'ose dire, que des questions de magipfience; mais le nom de la femme de Saray de Mon glase, né natif de Bayonne, je me refuse à croire qu'il puisse être ignoré de tous vos abonnés bayonnais?

Enfin, pour m'achever, une coquille... mais une de ces coquilles que, contrairement au cliché, vos lecteurs n'auront pas rectifiée d'eux mêmes, ah! mon. Là où j'avais écrit: interviewable, le prête a composé disparu, ce qui, d'ailleurs, eût été véridique. Si, précisément, deux lignes plus haut, je n'avais déjà écrit disparu. On n'est pas Flaubert, c'est entendu, mais, tout de même, on peut, sans outrepassance, ~~passer~~ passer là-dessus comme lui.

Vauilly, le very vice, me pardonnez mon importance et après, merci à votre secrétaire, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments distingués et dévoués,
Jean H. M. W.

21 mai 1936

"DOMEZAGNET"
F DOMEZAIN
SAINT-PALAIS, G. K.
(BASSES-PYRÉNÉES)

Monsieur l'abbé et Mr Directeur,

Les hasards d'un randonneur, j'ai
une auto amie, nous ayant amenés
à Ustaritz, nous avons pu
aller au Petit Séminaire que nous
étions tous curieux de voir de plus
près. De n'avoir pu profiter
de cette occasion — mais j'attends
le maître ni de mes mouvements ni
justement de mon temps, — pour faire
votre connaissance me cause un

vif regret. Heureusement que
nous sommes, de toute façon,
gens de revue!

Veuillez agréer, Monsieur
l'abbé et cher directeur, l'assurance
de mes sentiments très
distingués.

Jean Hucouy

Domeyrol, 31 Août 1936

Monsieur le Directeur
de l'Enfer

Ustang (13/10)

Monsieur

Je prends la liberté de vous proposer
l'étude suivante par Gure Herria.
Elle y descend, plus qu'ailleurs à sa place,
puisque l'opinion tellement injuste
(quant au fond et à la forme) menée
contre Garay de Munglart par deux
illettrés, n'a même pas pu être de Gure
Herria, y a été reproduite. Le dit illet-
tré paraît bien être l'auteur de la Morsure
nous ont administré la preuve qu'ils
ignorent le sens des mots.

Dans le cas de non-insertion, le vous

pourrais, Monsieur, de m'obliger bien
me le faire savoir (en jointe tenir ~~par~~
C'est effet) et tenir ^{ce} ~~le~~ manuscrit
à ma disposition.

Veuillez agréer, Monsieur, avec
mes remerciements antérieurs, l'assurance
de mes sentiments distingués et dévoués

Alfred Henry

Je recommande mon envoi, non
pour ce qu'il contient, mais pour per-
mettre à celui qui l'ouvrira d'en faire
tenir le contenu à qui de droit plus
rapidement. Je n'oublie pas que
vous êtes en vacances.

N.B. - Dans l'envoi je vous remercie mon
article, je vous prie de :

- 1° de m'en communiquer le résultat ;
- 2° de m'en faire par 10 tirages à part. Je
paye les coûts.

4 oct. 1936

MULTI

"DOMEZAGNET"

† DOMEZAIN

SAINT-PALAIS, 6 K.

(HAUTES-PYRÉNÉES)

Monsieur le Directeur

à Guy Herria

Ustaitz (Basses-Pyrénées)

Monsieur le Directeur,

Il y a un peu plus d'un mois, j'ai eu l'honneur
de vous adresser — sous pli recommandé — une petite
étude et sur l'opuscule de M. Camille Pétrot sur

tip à Savary de Monglart - et sur le compte-
rendu qu'en avait donné, chez moi, M. Michel St-
churazy.

Comme je suppose que, à l'heure qu'il est, vous avez
arrêté la composition de votre prochain n° 5. Sur Herbin
je vous prie de vouloir bien ne faire passer le
plus tôt qu'il vous sera possible, si mon article y entre,
- ou non.

Je vous en remercie d'avance et vous prie
d'agréer, Monsieur le Directeur, avec toutes mes excuses
pour une importunité, l'assurance de mes sentiments
distingués et honorés,

Jean Thérèse

Combray, 23 octobre 1936

Monsieur l'abbé,

Je m'attendais à votre refus, car j'avais
même votre objection; seulement, je voulais vous
l'entendre formuler.

Ainsi, il serait incorrect que je critiquasse
justement M. Etcheverry dans une revue à laquelle
il collabore avec aménité ainsi avec bonheur,
mais il ne pouvait point être que M. Etcheverry
m'eût critiqué injustement dans cette même
revue (n° 1, janv. 1935) à laquelle je suis
abonné et où il m'avait écrit quelques fois.

Il n'était pas non plus incorrect que ce monsieur,
s'il avait quelque chose à demander ou à répondre,
au lieu de passer par "la vie ordinaire" comme
les copains, se fit octroyer pour lui tout seul une
rubrique spéciale: En parcourant la page de Curieux

Si encore il justifiait ce traitement de collabora-
teur le plus favorisé par l'éclat de son talent ou l'a

sûreté de son érudition... mais, du talent,
que celui qui lui en trouve lève le doigt, et
de l'érudition; je crains fort qu'il n'en ait que
les apparences. Comme disait l'auteur, « il ignore
tout avec suffisance »

Dans l'espèce, en tout cas, c'était littéralement
exact. Il ignorait tout de Faray de Hongrave
puisque il ne savait même pas son vrai nom.
Et cela ne l'a point retenu! Il s'est permis
d'intervenir et de haut, en super-critique...
De lui en répliquer et vous avez inséré ma répli-
que, d'accord; mais c'est précisément à par-
tir de cet instant que ce monsieur est devenu
intolérable.

Certainement par moi, courtoisement mais fer-
mement, d'ignorance et d'erreur, il n'avait
qu'une chose à faire: encaisser et se faire... le
faire play, quoi? Oui, mais M. Etcheverry
ne le pratique point. Venez donc! Un " omni-
sient " comme lui, il ne faut pas qu'il soit dit
qu'il a fait erreur et pour que, en l'espèce,
celci ne pût, ce fait, être dit, il m'avait
écrit une lettre inconcevable à laquelle, d'ail-
leurs, j'ai opposé une fin de non recevoir abso-
lue.

C'est alors que s'étant procuré la plaquette

de Pitollat, à l'époque non mise dans le commerce,
il s'est avisé de la présenter aux lecteurs de sur-
Horris uniquement, ne vous y trompez pas, pour
y accrocher salongue note initiale où, sous couleur
de précisions supplémentaires, il règle, comme
en passant et sans y attacher d'autre importance,
le petit conflit qui nous avait divisés, mais ne lais-
sant, en somme, ni vainqueur ni vaincu. Au surplus,
pour mieux en donner l'impression, il m'adressait
nominativement des remerciements les quels - en
l'espèce - pouvaient au mieux le rôle du corps de pist
de l'âme.

Manifestement, il devrait être enchanté de sa
parade; mais j'éternis sa joie d'un mot: « Outbij
vous que vous m'avez écrit une lettre qui, si je la
publiais, mettrait le point final à votre carrière
littéraire? » Voilà mon homme affolé, courrant
à droite, courrant à gauche, sollicitant l'intervention
auprès de moi de X, de Y ou de Z. - Peut-être, même,
a-t-il fait appel à votre Compatibilité?

Quoi qu'il en soit, il avait tort de croire que
l'incident en était clos. Je lui ai dit et répété que, sans
cette polemique, il n'eût pas le dernier mot, et
il ne l'aura point (demi-p. Prochaine contre lui)
la parce que l'équité s'y oppose. Il s'est trompé: la
bonne affaire! Qu'il le reconnaisse d'une bonne
grâce, ou, du moins, qu'il se fasse. Apres tout, se
tromper est humain, mais ne pas vouloir le recon-
naître nettement implicitement, c'est cela qui est

diabolique et doublement diabolique, quant
par sa opiniâtreté se rencontre chez un prêtre, comme
c'est ici le cas.

Vous trouvez le ton général de mon morceau
"peut-être un peu violent". Mon Dieu, c'est possible !!
Mais réfléchissez, Sabard, l'article de Michel Etcheverry
ce n'est pas seulement une seule minute que le Mon.
d'Acq. qui parle sur ce ton de farang de mon glave
ne savait personnellement rien, mais rien, ce qui
s'appelle rien, ni de sa vie ni de son cœur; ensuite,
lisez la folle diatribe de Pitoulet, et dites, après
cela, si l'on peut s'appeler de sang froid avec ces
doux... pistolets?

Non, Maurice, vous ne me ferez point et vous
ne m'éloignerez pas de vous; vous m'avez en fait déçu
singulièrement. J'ai vu, en effet, ce que je soupçonnais
mais seulement: à savoir que Guy Ferron n'est
qu'une société d'Admiration, et de complaisance
mutuelle — comme tous les autres similaires, d'ail-
leurs — Lui donc qui certaines vérités n'y peu-
vent être dites, tâchons de les dire ~~à~~ autre
part.

Veuillez appeler, Monsieur l'abbé, l'attention
de vos confrères liturgistes et liturgistes

Jean Meroy

La dernière de Michel Etcheverry est dans l'un de ses feuilles
Fol. du Bulletin religieux (un nouveau palestinien du Carmel
de Pau, 30 Août 1936) il écrit les "Perjurati" pour les
"porporati". Et l'on ne s'effarait pas cet ignare prélatisme?
Et l'on suppose qu'il s'attaquait injustement à Farang de
Mon glave à la chute duquel il n'attend pas !!.

Domezagnet le 18 Mai 1951

Monsieur l'Administrateur
du journal " HERRIA "

Monsieur,

Je ne conteste pas que je vous
doive les abonnements de 1949 ET de 1950
MAIS je n'admets point que, ne m'en ayant
pas présenté la facture chacune à son
échéance respective, vous le fassiez au
beau milieu de 1951; jeuffrez donc que
je vous les règle à la date choisie par
moi. Quant à l'abonnement en cours, inter-
rompez- le ou continuez-le jusqu'à son
terme normal, libre à vous, il vous sera
payé dans les deux cas; aussi bien votre
journal n'est pas, somme toute, le mien...

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez
le vôtre... ~~Je~~ J'en regretterai (de votre
journal) qq. collaborateurs - si j'ose em-
ployer ce terme honni -français bien enten-
du; quant à son rédacteur en chef, si j'ai-
me beaucoup son talent, en revanche j'exècre
ses idées, toutes ses idées.

Quoique Français, j'en'ai pas la mémoi-
re courte et mon âge, me perattant un retour
sur le passé, m'autorise à vous dire que
votre journal franco- basque n'est qu'une
cuillère à tout pot.

~~Je~~ J'ai connu un "ESQUAIDUNA" réac
qui savait tenir tête à son évêque républi-
cain; c'était le temps (je l'ai su de-
puis) où le clergé basque qui ne connais-
sait alors ni Christ- Roi, ni Jésus-Ouvrier ni
Action Catholique, de robe longue ou courte,
~~était~~

était tout bonnement, comme Don José Lizarabengoa, navarrais et vieux chrétien; Monsieur de Bayonne ne pouvant y trouver un vicaire-général le menaça de nommer à ce poste le prêtre basque le plus décrié lequel, comme par hasard, était ~~le~~ le premier curé républicain du Pays Basque.

J'ai connu également Le Réveil Basque gazette hebdomadaire de feu Berdoly véritable fondateur de la République dans notre pays; le matin même de son élection en 1893, elle annonça en une superbe manchette que son candidat suivait les directives de Léon XIII; j'ai connu aussi La Frontière qui fut combiste et abreuva d'outrages le saint pape Pie X?...MAIS l'Escualduna toujours intransigeant, leur rendait coup pour coup.

J'ai été depesé jobards qui, enfantelets, ont adressé au Ciel cette jaculatoire: Des écoles sans Dieu délivrez-nous Seigneur! et qui, sur leurs vieux jours, ont vu se glorifier d'avoir été l'élève de l'école publique (à Mur de Barrez, je crois) un cardinal-archevêque de Paris, feu Verdier créature du sinistre Pie XI, le pape le plus allemand de l'histoire, ne l'oublions pas; aussi un peu de scepticisme m'est-il permis à l'endroit de l'enseignement libre....

Le chanoine Desgranges qui depuis... ~~est~~ ~~est~~... célébrait à la Chambre " l'édifice grandiose de l'ECOLE UNIQUE " et effaçait à La Croix " grandiose " ~~de~~ O divine comédie.

Pardonnez-moi ma loquacité ainsi que mes fautes de dactylo débutant, et veuillez agréer, Monsieur l'Administrateur, avec mes remerciements anticipés, mes salutations distinguées

Jean ETCHECOIN

après Adrien VI le précepteur de Charles V

le 7 Septembre 1951 19

Monsieur l'abbé,

Je suis un de vos plus fidèles lecteurs : c'est vous dire ~~que~~ que j'ai lu le très bel article que vous aviez consacré en son temps à l'agonie du Maréchal BETAINE. Je l'ai placé dans mes archives, à côté mais un peu au dessous de l'admirable lettre d'YBAR à Maurice Genevoix l'un des quarante, prait-il, de l'Académie dite française. Vous me consolez des trop nombreux prêtres qui ont oublié que "DIEU EST CHARITE" et que si la religion qu'ils prêchent n'est pas avant tout et surtout charité, elle n'est rien. Il est vrai que j'ai entendu de mes deux oreilles le Père Sanson déclarer aux applaudissements unanimes de jeunes prêtres sans doute "emmerpis" avant la lettre : "Après tout, le christianisme n'a pas inventé la charité !" Je sais bien que le tout est de s'entendre, mais, n'importe, il me semble que pareille discrimination n'était pas à sa place dans la bouche d'un prêtre chrétien.

Vous m'avez consolé de l'abbé Pon qui n'a accordé au Maréchal qu'un "loyalisme conditionnel", lui qui pionnier du Ralliement, avait tout passé à la IIIème; de l'immonde Bruckberger qui a parlé dans les termes que vous savez de Celui qui sauva deux fois la France; du grotesque Carme naval; de l'odieuse Carrière qui insulta les blessés du Maréchal et refusa de leur porter secours... que de sang sur ces prêtres, ô pâle Jésus-Christ ! Et notez que, du seul point de vue chrétien, ils n'avaient rien à reprocher au Chef de l'Etat Français. Tout au contraire, ces MM. auraient dû lui savoir gré et d'avoir supprimé une société ~~secrète~~ secrète hostile à la religion et d'avoir subventionné l'école libre qui lui serait favorable.

"Nous étions bien abusés". Le 61e a vengé la Franc-Maçonnerie et quant à l'Ecole Libre, ses protecteurs naturels, nos pieux démocrates chrétiens qui avaient escroqué leur succès insolite de 46, n'ont pas osé pendant ~~les~~ ces 5 années qu'ils sont demeurés (pour partie) nos maîtres, l'appointer.

L'Ecole Libre.... C'est aussile cheval de bataille de "HERRIA". Il n'est que juste de reconnaître que vous qui êtes pourtant un des meilleurs collaborateurs (si j'ose ce terme honni risquer ce terme honni) de "HERRIA" vous ne l'avez jamais enfourché.

Mais pourquoi diable! dans votre article " De mort-
la mort des mots ", avez-vous pris à partie Maurras ?

Vous savez bien que 99 sur 100 des maurrassiens ignorent tout de sa philosophie et n'ont appris de lui qu'une chose, à savoir que la démocratie, c'est le mal et que le mal, ça ne s'améliore point.

Pourquoi cette détestation nous rejetterait-elle dans les ténèbres extérieures ? En quoi nous écartet-elle de cette ligne de vie qui, d'après vous, " traverse de part en part l'évangile " ? Et puis de quelle vie parlez-vous ? ~~CP~~ Pas de celle d'une nation, j'imagine ? Oui, je sais bien que l'Évangile a dit : " Rendez à César ce qui est à César....", mais je ~~sais aussi~~ aussi qu'il a été dit : " Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? " D'où il résulte que l'Église, d'institution divine, certes, mais aussi et depuis longtemps puissant consortium humain, trop humain, si elle garantit tout pouvoir établi, se désintéresse absolument des formes qu'il revêt ou qu'il impose. Or, comme la grande, l'unique affaire du chrétien est son salut éternel et qu'on peut faire celui-ci en tout temps et en tout lieu, sous n'importe quel régime, que son pays soit libre ou non, il faut en conclure. ~~E...~~ Quoi, que faut-il en conclure ?

Ignorez-vous donc qu'il y a des prêtres démocrates-chrétiens qui estiment n'avoir pas trop payé l'emprisonnement de Maurras, de Maurras qui a commis le crime inexpiable, non pas de professer l'agnosticisme (ce qu'ils s'en f...ichent, f...ichent!) ~~mais d'avoir~~ mais d'avoir porté la main sur l'Idole et de l'avoir renversée définitivement dans tant de jeunes esprits ?

L'avouersi-je ? J'aime moins cet article. Vous y dites bien la vérité, c'est entendu, mais vous n'y dites pas toute la vérité, ce qui est peut-être une façon de la déformer. La blaguologie démagogique n'est pas le monopole des partis de gauche. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'on l'entend dans la chaire chrétienne - pour le moins du moins - mais sur les estrades démocratiques-chrétiennes, elle est d'usage courant. On n'y connaît guère que " Jésus ouvrier ". J'ai hanté jadis le tréteau de ces bateleurs de l'autel, c'est à dire que je me suis diverti à les écouter: leur " bon ouvrier " me dégoûte autant que vous écoëure le "couplet patriotique" par quoi les politiciens croient avoir réponse à tout. Vous savez bien, le " bon ouvrier " que l'on exhibe entre deux orateurs patentés, qui ne l'est pas, lui, mais ne sait qu'une chose, c'est que sa femme était malade et qu'une bonne soeur l'a soignée, c'est que sa femme est guérie et que la bonne soeur est morte ! Tonnerre d'applaudissements. O piperie des mots! J' avoue que j'y ai été pris une fois, une seule, la première; Démos, lui, s'y laisse prendre chaque fois.

Et gardez-vous d'incriminer " la chaleur communicative des banquets " où feu Pelletan (à qui , du reste, nous sommes redevables de cette heureuse formule laquelle est connue depuis une fortune immense) crut trouver l'excuse de sa blaguologie , car c'est à cette même "chaleur" leur" que, il y a tout juste 50 ans , dans un pique-nique - dirai-je sacré ? - à Saint -Antoine de Musculdy, on attribua certain toastInopiné de Monsieur de Bayonne. Tous deux sont morts. † -Seigneur, votre droite est terrible †

✓ Mais je bavarde... la ~~vielleise~~ vieillesse est verbeuse... pardonnez-moi. Pardonnez aussi mes trop nombreuses ratures ; ayant perdu l'usage partiel de la main droite , je suis obligé de recourir à la dactylographie où je viens à peine de débiter.

Veillez agréer ,Monsieur l' abbé ,l'assurance de mes sentiments distingués

Jean ETCHECOIN

Sur GARAY de MONGLAVE

Réponse à M. Jean ETCHÉCOIN

En publiant une chronique sur Garay de Monglave, nous ne pensions assurément pas soulever un polémisme, et même une polémique quelque peu acérée. Mais comme cette polémique ne manque pas d'intérêt, c'est avec plaisir que nous publions ci-dessous la réponse de M. Pitotlet à M. Jean Etchécoïn :

La dernière fois que j'ai visité Florence et sa « Galleria degli Uffizi », mon attention a été attirée par une « Madonna col Bambino », toile d'ailleurs et donna col Bambino », toile d'ailleurs médiocre, œuvre incertaine de quel que disciple de Giotto. Mais sous cette Vierge, qui, vraisemblablement, fut appendue, au moyen âge, au mur d'un presbitero, une main tendue me fit dire — après que le lurent qui salt combien de juges... et de plaignants ? — cette inscription en grandes lettres noires : « Ohi l'atra parte... » Moins étrange que mon contradictoire en citations sacrées et profanes — avec quelle maestria ne mêle-t-il pas, en effet, pour me confondre, le sacré au profane, passant de l'« Ecriture » à « Tartufe » — je n'en constatai pas moins aussitôt que l'antique adage : « audiat et altera pars » n'avait rien perdu de sa valeur à passer de son latin traditionnel à l'italien vulgaire, et vous comprendrez tout de suite, sans que je l'aie dit, ce que me vint en l'esprit à pas d'autre but que de vous demander à moi laisser, moi aussi, faire entendre « l'autre partie » aux lecteurs de votre excellent journal. Qu'il soit cours de ce plaider « pro domo mea », il m'arrive de commente l'une ou l'autre indiscrétion à l'endroit de M. Jean Etchécoïn, je m'en excuse en citant, moi aussi, mes auteurs : « Tu l'as voulu, George Dandin, tu l'as voulu... »

M. Jean Etchécoïn me reproche avec une telle acrimoine, valablement masquée d'arguments qui veulent être que plaisants, d'avoir mis à nu la vraie figure du falsificateur Garay, dit de Monglave, que j'eusse été tenté « a priori » de croire que tout ce beau courroux venait de ce que je lui avais, comme on dit, coupé l'herbe sous le pied, à moins que du dépit de ce que je n'eusse pas cité, au cours de mon petit travail, un précurseur qui ne prétendait à rien moins qu'à posséder la vérité vraie sur le triste héros que fut l'inventeur — en français seulement, car le basque n'est pas du lui — du « Chant de l'Attabiscar ». On ne saurait croire, en effet, si, des années durant, on n'en a pas ressenti les effets « in anima vi-va », à quelles sournoises rancœurs peut entraîner l'orgueil blessé de certains génies méconnus. Je ne dis, d'ailleurs, pas cela spécialement pour M. Jean Etchécoïn, simple rentier campagnard, curieux au demeurant de choses littéraires et plus particulièrement d'histoire locale, dans sa retraite champêtre de Domezan...

Toujours est-il que, lorsque je songeai à réunir ces quelques notes sur Garay, je fus étonné, de voir que j'étais sur les brisées d'un monsieur pas précisément commode. « Attention, me cria-t-on, casse-toi ! »

Voici, plus particulièrement, ce qu'à la date du 11 février 1935 me mandait le président de la Société des sciences, arts et lettres de Pau, le vieux chanoine Dubarbat, curé-curé-père, de la cathédrale Saint-Martin : « Il y a un moine, un amateur, M. J. E... de Saint-

Palais, qui avait fait d'intéressantes trouvailles sur Garay, me demanda quelque chose. J'ai travaillé huit jours pour lui. Il ne m'a pas remercié, est venu à Pau la semaine dernière et n'est pas de même venu me voir... Derechef, le 20 mai 1933 : «... Il me tarde que votre plaquette paraisse. J'y trouve, d'ailleurs, un inconvénient pour vous : vous lisez trop vite votre seret, et M. Etchécoïn risque de vous supplanter. Si cela vous est égal, à moi aussi... M. Etchécoïn sait des particularités curieuses sur la femme de Garay et un fils, qui fut bien extraordinaire, même candidat à la députation, sous le second Empire, etc. ». Enfin, le 29 mai 1933, alors que me plaqua à la main et à dos adressée à divers amateurs : «... N'ouvrez rien à l'auteur basque dont je vous ai parlé. Il a vendu sa maison et s'en est allé, je ne sais où. Il n'a, d'ailleurs, jamais fait le moindre livre... »

Mais si M. Jean Etchécoïn n'a « jamais fait le moindre livre », il n'en est pas à son premier article, et, sur Garay, l'on pourrait presque lui appliquer « ni l'intentum nostri liquere renfermentem ». « Prueba al canto », comme disent les Espagnols, et je ne veux me servir de ce titre seule revue que M. Etchécoïn, dans son article de la « Petite Gironde », « Gure Herria », d'Ustaritz. Ouvrant, en effet, cette publication basco-française à son fascicule de septembre-octobre 1933, j'y trouve, à la « Page des Curieux », — sorte de tribune libre — ceci : « J'ai lu dans un dictionnaire que notre Macpherson basque avait épousé, vers 1832, la fille d'un des membres les plus vertueux de l'Assemblée constituante, et, dans la « Revue des Questions historiques », qu'il était marié à une femme de lettres », ce qui, du reste, n'est nullement contradictoire. Quelqu'un pourrait-il m'identifier cette femme ? Garay en a-t-il eu postérité ? Autre chose : Garay de Monglave n'a-t-il pas fini par entrer dans la magistrature du second Empire ? Que sait-on de ses dernières années ? A cette question, un basquiste de leur professeur au Petit Séminaire de Mauldon-Soulé, l'abbé Michel Echeverry, fit une pertinente réponse, insérée dans le numéro de janvier-décembre 1933 de « Gure Herria ». Il s'y laissa, malheureusement, induire en erreur par une « note » du très grave organe trimestriel, « Revue internationale des Etudes basques », publication de la Société des Etudes basques « Eusko-Ikaskuntza », que dirigeait, à Saint-Sébastien, Don Julio de Urquijo, de l'Académie basque, et dont le secrétaire de rédaction est le savant M. G. Lacombe, à Paris. Cette « note », insérée dans le fascicule de juillet-septembre 1933, page 467, se référait elle-même à une lettre sur Garay, envoyée de Bayonne, le 6 mai 1832, par un abbé E... au directeur de « Mémoires des Pyrénées », et où était communié l'erreur en question. Si l'on veut avoir quelque idée de la façon dont M. Jean Etchécoïn entend le polémisme sur, en somme, des vieillies, je prie les curieux

de ce genre de débats intéressés de se reporter au fascicule de mars-avril 1935 de « Gure Herria », pour y savourer la réplique qu'administre à l'abbé Echeverry le chatouilleux amateur qu'est mon honorable contradicteur. « Como nuestra valga este boton... » Et d'abord, Garay de Monglave avait toutes les chances de « réussir à entrer dans la magistrature du Second Empire ». M. M. E. ignore sans doute que, avant d'être un implacable adversaire des Bonbons, G. de M... avait été un fanatique de l'empereur, qu'à peine sorti du lycée, où une bourse impériale lui avait permis d'entrer, il s'engagea, et qu'à ce lycée de la veille, il fut donné de tirer le dernier coup de fusil de l'armée d'Espagne. C'était là des titres, et que Napoléon III, qui surpasa, comme on sait, les dettes de son oncle, aurait certainement évalués, bien qu'ils ne fussent pas négociables, si, ces titres, G. de M... avait voulu les invoquer. Que G. de M... ait « songé » à « occuper un fauteuil de Juge vers la « soixantaine », la chose est fort possible ; en tout cas, elle n'est pas improbable, mais qu'il ait en les plus diverses raisons, et qu'il s'en soit servi, l'évidence même. Quand on a, comme lui, tourné la meule de la petite presse pendant 35 ans — une vie d'homme ! — à « occuper un fauteuil de Juge vers la « soixantaine », de vouloir, sinon changer de coller, du moins de ne plus le porter tous les jours. Au surplus, ce n'est pas vers la « soixantaine », c'est à 55 ans — soit en 1851 — que G. de M... eût pu entrer dans la magistrature. Cela n'a l'air de rien, cinq ans ? En l'espèce, c'est tout. Si l'on se rappelle, en effet, que G. de M... est mort à 77 ans et si l'on s'avise qu'un magistrat prend sa retraite à 70 ans — détail que, manifestement, M. M. E. ignore, — on aboutit à cette conclusion que c'est bel et bien 15 ans que, de 1851 à 1866, G. de M... aurait pu occuper un fauteuil de Juge ».

Que serait-il advenu, deux immortels, si j'eusse transcrit dans mon étude sur Garay ces fantaisies de M. Jean Etchécoïn ? Il n'eût point eu assez d'ironies pour les stigmatiser, l'on s'en sûr... A moins que... Mais laissons ces misères et parlons uniquement de choses sérieuses. En somme, si j'ai eu tort de ne pas assez accoutter mes doutes touchant la vraie personnalité de « Karl des Monts », M. Jean Etchécoïn est mal venu à s'attribuer l'honneur de cette critique. Il ne saurait, en effet, ignorer que lui, puisque c'est dans la « Revue internationale des Etudes basques », de janvier-mars 1936, qu'on la trouve, sous la plume de l'éminent bascopophile, M. G. Lacombe, qui, au cours d'un compte rendu de mon étude sur Garay, écrivait, page 183, ces lignes, qui valent mieux que les pauvres facettes de M. Jean Etchécoïn :

« La bascopologie et la bascopophilie abondent en personnages amusants à divers titres. Certes, on arrive pas à divertir autant qu'Yrizar y Moya, l'auteur des cinq volumes intitulés : « De l'Euscarpe et de ses Ederres », Paris, 1925, ou les bascoplophes Eugène Garay, dit de « Monglave », qui mourut il y a une soixantaine d'années, tient une place très honorable. On en avait parlé ça et là, mais, l'on s'élève

sorte, incidemment, M. Pitotlet, l'hispanisant bien connu, a eu l'heureuse idée de l'étudier de près, et sa brochure — « Divagations sur le « Chant de l'Attabiscar et sur son auteur », Bux, 1935, in-8°, de 38 pages, extrait du « Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau », année 1934 — très documentée en même temps que très vivante, résume avec précision la vie et les travaux du fantasiste polygraphe. Le titre de gloire encyclopédique de Garay — si tant est que c'en soit un — est, on le sait, d'avoir mystifié divers érudits et savants en leur faisant accroire que le chant d'Attabiscar était vieux de plusieurs siècles — ce qu'enseignait encore certain « Manuel » d'histoire, il n'y a pas si longtemps, — alors qu'il était tout simplement... « XIXe ». Le travail de M. Pitotlet se termine par toute une série de « notes », complémentaires, qui dispensent le lecteur d'une foule de recherches laborieuses. La seule inadvertance notable de l'auteur — laquelle avait déjà été suggérée par Vinson — est d'avoir assimilé son héros à Ernest de Garay, alias « Karl des Monts », qui était, au demeurant, un écrivain moins folâtre que Garay de Monglave... »

En volla assez, l'imagine. Les lecteurs de la « Petite Gironde », aussi bien, doivent être ravis sur Garay. Je n'ai pas, en effet, à leur rappeler qu'à la date de deux articles, de M. Pierre-Louis Clavier — 9 et 22 septembre 1934, — où était réaffirmée l'originalité d'un « faiseur sans vergogne », — je tiens à le répéter, n'en dépose à M. Etchécoïn, — l'éminent doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux et excellent historien qu'est M. G. Giro, avait déjà, par deux articles aussi précis que sobres — 15 et 29 septembre 1934, — excellentement remis les choses au point. Libre à M. Etchécoïn de répéter à son endroit comme au mien, que « tant de particularité révolte à la fin ». Pour moi, je le laisserai, d'un cœur joyeux, « tourner la meule de la petite presse » — et même de la grande, — sinon pendant 35 ans, du moins assez de temps pour que l'envie lui vienne, à lui aussi, de « changer de coller » ou du moins de ne plus le porter tous les jours... C'est la grâce que je lui souhaite, en cette fin d'année 1936, avant que mes os, comme ceux des « héros » de l'Espagne ne lui chassent dans les plaines, selon que, bien avant Garay, l'avait chanté... Virgile (« Enéide », XII 36 : «...campique ingentes ossibus alio... »).

Camille PITOTLET, professeur au lycée Louis-le-Grand.

VOYAGEURS, vous trouverez
dans votre
INDICATEUR P. G.
la liste des meilleurs Hôtels et Restaurants de la Région.

PROPOS BASQUES-FRANCAIS sur GAILLYE et PITOULE

Qui donc a prétendu que Garay de Monglave n'était plus qu'un nom dans la littérature... dit-il le franco-basque ? Quelqu'un a coup sûr qui ignorait tout de cet écrivain, et, singulièrement, les sentiments fraternelles que, plus d'un demi-siècle après sa mort, il est encore en possession d'inspirer à certains de nos contemporains. M. Camille Pitoùle, notamment, ou M. Michel Echeverry, celui-ci, est vrai, simple escaudataire de école.

M. Echeverry, en effet, s'est borné à présenter aux lecteurs de « Gure Herria » l'étude ou, plutôt, le résumé de M. Pitoùle contre Garay de Monglave. — « Divergences sur le chant de l'Altabac » et sur son auteur —, ce dont plus d'un s'étonne, n'a été administrer la preuve qu'il n'avait sur Garay de Monglave, de découvertes claires, et il avait donc lieu de redouter une critique avérée, et, au contraire, un pur et simple entêtement des « divergences », justes ou erronées, de M. Pitoùle. Jusqu'à quel point ne pouvions que le soupçonner, l'étude de M. Pitoùle étant, en effet, hors commerce, mais surtout, ce qui a paru dans le dernier « Bulletin » des S.L.A. de Pau, il nous est loisible de le vérifier. M. Michel Echeverry a mis scrupuleusement ses pas dans les pas de M. Pitoùle, ce qui le condamnant à choir, hélas ! dans les mêmes fondrières.

Une fois, pourtant, une seule, dans le chapitre de l'Altabac, M. Pitoùle était fautive, mais combien plus imprudent fut M. Echeverry. L'attention loisible de le noter, il y a « remis ». Il m'explique que M. Pitoùle « était doucement éveillé sur la date de naissance de Garay de Monglave et il dans le calendrier romain ni dans le calendrier celtique ». Premièrement, « divergences dans doute ». M. Echeverry crut de son devoir de rectifier ; seulement, en rectifiant, il commista à son tour un double erreur nouvelle, — ce qui en faisait quatre. C'est beaucoup pour deux « monglavistes » seuls.

Apprenons à ces messieurs, une fois pour toutes, qu'Eugène Garay, dit de Monglave, est né à Bayonne, le 1er Noûdi ou le jour de Ventôse, en IV, soit le dimanche 28 février 1786, ainsi qu'en fait foi son acte certifié conforme de son acte de naissance, que j'ai sous les yeux au moment où j'écris ces lignes.

Notez que, cette date, M. Michel Echeverry ne pouvait l'ignorer. Il est la commission, et par mes soins, le lui a déjà révélé — c'est le mot — « parlant à sa manière », mais, ainsi dit, et le plus drôle, c'est qu'il n'a remercié d'avoir redressé son erreur dans l'article même où il la commettait sur nouveaux frais. Qu'importe après cela qu'il l'ait corrigée. Même en eût-il eu la contrition parfaite, le ferme propos lui a manqué.

On se rappelle le mot d'une amie d'Alfred de Vigny — ce n'était pas Marie Dorval — « je ne sais pas ce que le bon Dieu a fait à ce pauvre M. de Vigny ; il a pour lui une haine mortelle ». Mieux, toutefois, le dit moi-même aussi : « je ne sais pas ce que ce pauvre Garay de Monglave a fait à M. Pitoùle, mais Pitoùle lui en veut à la mort, ou, du moins, il en parle comme si une haine mortelle l'animait retournément contre lui ». Il en parle, en effet, ou plutôt il ne peut en parler de sang-froid ; c'est plus fort que lui. Tout de suite, il en vient aux gros mots, et « falsificateur », « faiseur d'erreurs », « adroit faiseur », « faiseur maladroite », « se contredire à deux pages de distance, pourvu qu'il en ait l'ouïe », « arriviste parfait », sont les sobriquets les plus doux qu'il décoche à ce malheureux Garay-zou-ou-ou, et pour ce qui a pour lui qu'il compose un poème apocryphe ? Qu'importe, si son poème est beau... le « Chant de l'Altabac » est beau.

Si je ne tente pas dans les raisons de son « grand feu » de concupiscence encore moins son parti pris d'interprétation injurieuse des faits devant le silence des textes.

« De la jeunesse de ce Basque, écrit M. Pitoùle, nous ne savons que le peu qui lui a plu ou qui l'a déplu, et ce qui est fort peu de chose ».

« En demandant bien pardon à M. Pitoùle, mais cette façon de parler est extrêmement intolérable. S'y prendrait-il autrement pour insinuer que tout n'est pas valable dans la rétrospec-

tion révélatrice du « Chant de l'Altabac », né François-Eugène Garay, peut bien prendre celui d'Eugène de Monglave.

Écoulons maintenant M. Michel Echeverry, abrégé de M. Camille Pitoùle : « Des 1821 (Garay de Monglave) capte l'amitié de personnalités importantes... l'opposition telles que Béranger, Desaugiers, le général Foy, le fréquente, les cénacles littéraires de gauche ».

« Je ne m'aperçois pas plus qu'il ne faut sur la singulière surprise qui lui fait ranger le très royaliste Desaugiers parmi les personnalités importantes de l'opposition », ni sur la curieuse périphrase des « cénacles littéraires de gauche ».

« « Moulin vert », de la Mère Sagnat, par-dessus lequel furent jetés tant de bonheurs... qui n'étaient pas phrygiens. Non, de ce passage, je ne vois rien qui n'ait un mot seul : Garay « capte », l'amitié... Comment M. Echeverry a-t-il pu écrire pareille énormité ? Qui lui en donne le droit ? C'est de la calomnie, cela ! M. Echeverry est sans excuses ; ou sa seule excuse serait qu'il ne connaît pas l'acception toujours péjorative (sauf en « sourcillose ») de ce mot.

« Ce n'est pas tout, et c'est là le cas de minime littérature ? On ne « divague » pas impunément en compagnie des styles, et le style outragé, ça se gagne ».

Une seule fois, dans sa longue diatribe M. Echeverry est adroit, s'il s'est employé, mais comme il lui en aurait trop coûté de parler tout uniment de la femme de Garay de Monglave, et de son ton badin, et, Dieu me pardonne, il se demande si, à tout prendre, ce ton n'est pas plus de son côté. Garay avait une certaine « beauté de visage ».

« Jules-Delphin-Octavie Delcassé était fille d'un prêtre défrôqué et d'une parente de Cambacérès. Une biographie anonyme de ce Delcassé, dans les membres les plus vertueux de l'Assemblée constituante ». En réalité, il fut un homme de la Convention nationale par les Pyrénées-Orientales. Ce n'est que plus tard, à la mort de Béranger, dit Hugo, qu'il avait pu redescendre, qu'il me soit permis de faire observer à M. Pitoùle qu'en faisant de Delcassé, Joseph de Garay un Conventionnel, et même fameux, il se trompe, avec une foule d'honnêtes gens, c'est entendu, mais il se trompe. Garay n'a pas été Conventionnel, il a été seulement ministre de la justice sous le Directoire, ce qui n'est pas la même chose.

« La faute à l'égare, certes, et je ne l'aime point, relève si elle avait été commise par tout autre que M. Pitoùle. Mais M. Pitoùle, outre qu'il n'en passe pas une à ses confrères, ne mérite nullement qu'on l'épargne. Le dévergondage, érigé par lui en système, justifie toutes les représailles, tant de particularité revêtu à la fin ce pauvre Garay de Monglave ne peut rien faire que M. Pitoùle ne trouve quelque biais pour le lui imputer à crime. En voici certainement l'exemple le plus typique ».

« Si l'est une œuvre dont on puisse faire honneur à Garay de Monglave, c'est « l'Institut historique », perpétué jusqu'à nous sous les espèces de la « Revue des études historiques », que nous bien sienne. Créée par lui, d'abord, il en a été, ensuite et longtemps, le principal animateur ».

« Contenant de le reconnaître, M. Pitoùle ne se démonte pas pour si peu. Évidemment, le rôle de Garay fut « capital », mais, non moins évidemment, s'en serait « directement pour se pousser et se faire valoir par les sociétés parisiennes et au sein des sociétés des études historiques » (Oh ! que ce soit des érudits l'ouvrage de ce genre, je ne saurais voir).

« Mais, ce n'est pas tout, et c'est là le cas de minime littérature ? On ne « divague » pas impunément en compagnie des styles, et le style outragé, ça se gagne ».

« De toute évidence, nous avons affaire à un pseudonyme. Des Monts, passe encore ; mais Karl, par un jeu de mot n'est pas permis. Assez vite, au surplus, le hasard d'un nom de famille confirme que Karl des Monts était bien un nom de famille et que, derrière ce pseudonyme franco-germanique, s'abritait le prénom indubitablement basque de Garay ».

« Tout de suite, l'idée nous vient que c'était là une des « mille et trois » incarnations du véritable Viennou liturgique que dit Garay de Monglave. Mais, d'une part, Georges d'Heilly, dans son « Dictionnaire des Pseudonymes », ne compte pas Karl des Monts au nombre de ceux de François-Eugène Garay, et, d'autre part, à en croire un peu de ce que ce « légende » nous a apporté, très vite, que leur auteur n'avait rien de commun avec Garay de Monglave ».

« Autant la prose de ce dernier — du moins dans les deux dernières — que celle de nos commissions, à savoir : « Histoire de l'Espagne » et « Résumé de l'histoire de l'Espagne », est claire et sobre, claire et incisive, dans le style de la tradition classique, au lieu que celle de ce dernier — à savoir : Ernest de Garay est inconsciemment, dans son style, le plus exécrable romantisme que M. Pitoùle (Camille) n'aime pas le style de Garay de Monglave, c'est son droit ; mais que M. Pitoùle, agrégé de l'Université, dont c'est précisément le métier d'enseigner à distinguer les styles, n'ait pas le « différencier » de celui d'Ernest de Garay, cela est une erreur de jugement en faveur des méthodes universalitaires de discrimination ».

« Mais il était pas l'écrivain Garay de Monglave, qui donc était-ce Garay ? Non, mais ne sentez pas « son fils ». Avouons-le. Elle nous a longtemps séduit, cette hypothèse, que rien n'est plus facile que de se laisser entraîner par l'impression que Ernest de Garay semble avoir été assez favorisé des sorts fortunés de son père, et que, par suite, confirmait ou semblait continuer jusqu'à nous... Mais n'anticipons pas, comme il est dit dans ces romans-feuilletons ».

« Ernest de Garay, en effet, était né à Paris, de parents basques, en 1822, c'est-à-dire à une époque où Mme Garay de Monglave, née Delcassé, aurait pu juramment lui donner le jour. De sa jeunesse, comme il lui a plu de nous en dire bien moins encore que Monglave, sa sienne, nous ne savons rien ».

« En 1823, première manifestation de sa Muse à Paris, c'est « Fantaisies poétiques sur l'Espagne », dont le titre, estime M. Pitoùle, sont ceux du poète espagnol, qui se valent véritable, qu'avait été naguère M. de Monglave ». D'un esprit prévenu, tel est l'exemple d'un jugement erroné ».

« Puis trois ans après, en 1826, il touche de nouveau le plectre, célébrant cette fois le centenaire de l'empire. En effet, arrive 1827, l'année fatidique d'Ernest de Garay ».

« Il a son crépuscule, vingt ans, est-il — ou se dit — avec la cour impériale de Paris ; il vient de publier « Les Légendes romantiques », le 1er septembre, par une lettre publique à la presse parisienne, il refuse à qu'il ne lui offre pas de le lui offrir le siège au Corps Législatif du Basque de Belhand, député des Pyrénées, des « études historiques », à la demande de sa famille, il est interné dans les Anglaises appellent si pittoresquement « l'Institut historique ».

« Hâtions-nous d'ajouter que, le 29 du même mois (septembre 1827), il en souffrait, mais peut-être un tout petit peu à intervalles plus ou moins cloignés, dans un laps de quarante-quatre ans. Neuf fois il est malade, en 1828, c'était hier... ».

« Et maintenant, tout s'éclaircit, ou, du moins des choses. « D'abord, dans « les Légendes des Monts », il est dit que, en 1828, nous avons donné, et puis, surtout,

en sont basques ? Nous ne nous trompons pas, six de nos légendes, en effet, peuvent être considérées comme telles sans, du reste, qu'on y trouve rien de plus que de l'originalité basque, si ce n'est le nom des personnages et des lieux. Seul, l'avant-dernier chapitre intitulé « Les petites legendes », en contient trois ou quatre qui, elles, sont empruntées au « folklore » basque ».

« Mais Karl des Monts ? Nous avons affaire à un pseudonyme. Des Monts, passe encore ; mais Karl, par un jeu de mot n'est pas permis. Assez vite, au surplus, le hasard d'un nom de famille confirme que Karl des Monts était bien un nom de famille et que, derrière ce pseudonyme franco-germanique, s'abritait le prénom indubitablement basque de Garay ».

« Tout de suite, l'idée nous vient que c'était là une des « mille et trois » incarnations du véritable Viennou liturgique que dit Garay de Monglave. Mais, d'une part, Georges d'Heilly, dans son « Dictionnaire des Pseudonymes », ne compte pas Karl des Monts au nombre de ceux de François-Eugène Garay, et, d'autre part, à en croire un peu de ce que ce « légende » nous a apporté, très vite, que leur auteur n'avait rien de commun avec Garay de Monglave ».

« Autant la prose de ce dernier — du moins dans les deux dernières — que celle de nos commissions, à savoir : « Histoire de l'Espagne » et « Résumé de l'histoire de l'Espagne », est claire et sobre, claire et incisive, dans le style de la tradition classique, au lieu que celle de ce dernier — à savoir : Ernest de Garay est inconsciemment, dans son style, le plus exécrable romantisme que M. Pitoùle (Camille) n'aime pas le style de Garay de Monglave, c'est son droit ; mais que M. Pitoùle, agrégé de l'Université, dont c'est précisément le métier d'enseigner à distinguer les styles, n'ait pas le « différencier » de celui d'Ernest de Garay, cela est une erreur de jugement en faveur des méthodes universalitaires de discrimination ».

« Mais il était pas l'écrivain Garay de Monglave, qui donc était-ce Garay ? Non, mais ne sentez pas « son fils ». Avouons-le. Elle nous a longtemps séduit, cette hypothèse, que rien n'est plus facile que de se laisser entraîner par l'impression que Ernest de Garay semble avoir été assez favorisé des sorts fortunés de son père, et que, par suite, confirmait ou semblait continuer jusqu'à nous... Mais n'anticipons pas, comme il est dit dans ces romans-feuilletons ».

« Ernest de Garay, en effet, était né à Paris, de parents basques, en 1822, c'est-à-dire à une époque où Mme Garay de Monglave, née Delcassé, aurait pu juramment lui donner le jour. De sa jeunesse, comme il lui a plu de nous en dire bien moins encore que Monglave, sa sienne, nous ne savons rien ».

« En 1823, première manifestation de sa Muse à Paris, c'est « Fantaisies poétiques sur l'Espagne », dont le titre, estime M. Pitoùle, sont ceux du poète espagnol, qui se valent véritable, qu'avait été naguère M. de Monglave ». D'un esprit prévenu, tel est l'exemple d'un jugement erroné ».

« Puis trois ans après, en 1826, il touche de nouveau le plectre, célébrant cette fois le centenaire de l'empire. En effet, arrive 1827, l'année fatidique d'Ernest de Garay ».

« Il a son crépuscule, vingt ans, est-il — ou se dit — avec la cour impériale de Paris ; il vient de publier « Les Légendes romantiques », le 1er septembre, par une lettre publique à la presse parisienne, il refuse à qu'il ne lui offre pas de le lui offrir le siège au Corps Législatif du Basque de Belhand, député des Pyrénées, des « études historiques », à la demande de sa famille, il est interné dans les Anglaises appellent si pittoresquement « l'Institut historique ».

« Hâtions-nous d'ajouter que, le 29 du même mois (septembre 1827), il en souffrait, mais peut-être un tout petit peu à intervalles plus ou moins cloignés, dans un laps de quarante-quatre ans. Neuf fois il est malade, en 1828, c'était hier... ».

« Et maintenant, tout s'éclaircit, ou, du moins des choses. « D'abord, dans « les Légendes des Monts », il est dit que, en 1828, nous avons donné, et puis, surtout,

en sont basques ? Nous ne nous trompons pas, six de nos légendes, en effet, peuvent être considérées comme telles sans, du reste, qu'on y trouve rien de plus que de l'originalité basque, si ce n'est le nom des personnages et des lieux. Seul, l'avant-dernier chapitre intitulé « Les petites legendes », en contient trois ou quatre qui, elles, sont empruntées au « folklore » basque ».

« Mais Karl des Monts ? Nous avons affaire à un pseudonyme. Des Monts, passe encore ; mais Karl, par un jeu de mot n'est pas permis. Assez vite, au surplus, le hasard d'un nom de famille confirme que Karl des Monts était bien un nom de famille et que, derrière ce pseudonyme franco-germanique, s'abritait le prénom indubitablement basque de Garay ».

en sont basques ? Nous ne nous trompons pas, six de nos légendes, en effet, peuvent être considérées comme telles sans, du reste, qu'on y trouve rien de plus que de l'originalité basque, si ce n'est le nom des personnages et des lieux. Seul, l'avant-dernier chapitre intitulé « Les petites legendes », en contient trois ou quatre qui, elles, sont empruntées au « folklore » basque ».

Garay de Monglave, et que, par exemple, son adolescence avait dû s'écouler dans une maison de correction, si tant est qu'il y en eût à cette époque ?

Et M. Michel Etcheverry de rétorquer : « Ce qui a piqué la curiosité et retenu l'attention de M. Pitlolet, c'est la personne même de Garay, demeurée jusqu'ici une énigme. En voici bien d'une autre, Garay de Monglave, une énigme ! Mais en quoi ? Nouveau chevalier d'Éon, et-on ne sait pas si nous en doute son sexe ? Autre mais mis en doute son sexe ? Autre demeurée-t-elle toujours son origine ? demeurée-t-elle toujours un mystère ? demeurée-t-elle toujours la petite bête qui, trouvant toujours les autres en défaut, se complait dans l'assurance qu'on ne lui trouvera jamais lui-même, il s'est trompé, ou, plus exactement, il a été dupe, ce qui, d'ailleurs, est pis, il a été dupe d'une homonymie : là où il croyait qu'un prestige nullement automatique celui-là — lui faisait voir « deux » Garay, il a voulu n'en voir qu'un. Or, il y en avait bien deux, et le second n'avait rien à démêler avec le premier. Non, Ernest de Garay n'était point un nouvel avatar d'Eugène Garay de Monglave. Non, « le Garay qui fut l'Eugène des bonnes naissances », n'est pas devenu « le commun Ernest ». Et, par parenthèse, si, entrant dans sa laborieuse plaisanterie, on accorde à M. Pitlolet qu'il y a de l'« eugénisme » dans Eugène, on lui reprochera, en revanche, de n'avoir pas cru devoir apprendre à quelle « peccaminosité vulgaire » le prénom d'Ernest doit dire « comme ».

Donc, M. Pitlolet s'est trompé ! à ce qu'Ernest de Garay était Eugène Garay de Monglave, et « il l'a dit ». En vain, objecterait-il qu'il n'a point affirmé, qu'il a simplement posé la question, sollicitant que d'autres y répondissent. « Enigme que d'autres sauront résoudre sans doute, et qui nous n'a pas su ou voulu se tenir sur cette prudente réserve, et à quatre reprises au moins, il a commis l'exploitement l'erreur de prendre les deux Garay, pour une seule et même personne. D'abord, en comptant Karl des Monts au nombre des pseudonymes de Garay de Monglave, ensuite, en retrouvant chez Ernest de Garay, ici, « le rimeur expert », là, « le redoutable latiniste », en écrivant, en toutes lettres ceci : « Mais Eugène de Monglave, » devenu Ernest de Garay, à partir alors (1860) mille bonnes raisons de laisser croire à Gaston Paris qu'il était un homme d'esprit net et entré dans l'âge long-temps. Est-ce assez net et probant ? Le voilà bien, le texte qu'on réclame. Fais-le, et contre lequel rien ne prévaut. »

Et y a quelques années, chez le libraire d'occasion André Lequesne, nous achetâmes — sur la foi de son titre — l'ouvrage suivant : « Karl des Monts : Les Légendes des Pyrénées ». Sans doute, pensions-nous, quelques — uns

du verso de la couverture des « Légendes », cette énumération impressionnante d'œuvres parues ou à paraître, et qui, hormis deux ou trois n'existeraient probablement que dans les mains que... N'oublions pas qu'il se faisait imprimer en Belgique et qu'il n'est pas jusqu'au chiffre de pages qui n'est pas jusqu'à un chiffre de pages — trois pour une rapide com-
« les Légendes des Pyrénées » — que cette circonstance ne puisse expliquer : à qui le payait, et largement quer : un Anversois, un libraire belge sans doute, un Anversois belge, rien à refuser. « Aménités belges ». Bien que pas son opuscule. « Un Martyre dans une maison de Fous ; Relations historiques ». (Bruxelles, J.-L. Rozet, 1883). Ernest de Garay ait saisi le public du drame de sa vie privée, et que celui-ci soit fécondé en péripéties comme un film à épisodes, nous n'y pénétrons pas, il est des bornes que, même sans indiscrétion, nous ne saurions franchir.

Arrêtons-nous seulement au point sur cette montagne de Soule, entre le hameau de Chérate et celui de Monglave, où, en 1903, dans sa vieille maison natale que le soleil venait doré tous les jours, une servante au grand cœur a recueilli et soignée la belle et stupéfiante Ernest de Garay. « Si parva licet, componere magis... », nous dirions que cette montagne fut notre Nébo. Nous venions à peine d'en atteindre le sommet, lorsque nous sur les pas de ce pauvre Garay, qu'un vieil sam, basquissant éminent, curieux, lui aussi, de percer cette énigme, avait poursuivi une enquête parallèle à la nôtre, nous prévint : « N'allez pas plus loin. Karl des Monts n'est pas Garay de Monglave. Karl des Monts est Ernest de Garay, et Ernest de Garay n'est point Karl des Monts. Garay de Monglave, c'est... Ernest de Garay. »

Et notre vieil ami de nous identifier irrefutablement le personnage, citant ses sources, accumulant les preuves. Cela se déroula devant nous comme une Terre promise, au seuil de laquelle il nous avait bien été donné de passer, mais hélas ! il ne nous était point permis d'entrer.

De l'ensemble de remarques et d'observations que la personne et l'œuvre de Garay de Monglave ont suggérées à M. Pitlolet et qu'il lui a pu d'intituler « Divagations » par une imprérogation de l'usage sur le mot de plume d'un agrégé, je n'ai voulu discuter : 1. Que les querelles d'Allemagne qu'il lui a cherchées ; 2. la grossière méprise dans laquelle il est tombé au sujet d'Ernest de Garay. Quant à la valeur littéraire de Garay de Monglave, il m'a paru qu'il serait vain d'en discuter avec ces messieurs, je veux dire M. Camille Pitlolet, corroboré de M. Michel Etcheverry. Evidemment, ils ont le droit d'être difficiles. M. Etcheverry surtout, et ce n'est certes pas de lui que M. Pitlolet écrivait jadis, comme de Garay de Monglave, qu'il pouvait avec alicriété

ou qu'on venait à l'assaut de sa poésie neuve et hardie, venue du lointain des âges et qui semblait la réponse du hardi basque au « son du cor » de Roland que le poète romantique venait de faire réentendre « au fond des bois ». L'admiration fut unanime : elle était justifiée. Il y a, probablement, plus de poésie « vraie » dans le dernier couplet du « Chant de l'Alabastrer », que dans tout le reste de la poésie basque authentique.

Il en avait luçé ainsi, le demi-dieu de la poésie française — c'est Victor Hugo que je veux dire — puisque, ayant traduit ce couplet quasi mot à mot, il l'intégra dans un des plus beaux poèmes de « La Légende des Siècles » : « Amerrilout. »

Le labour des monts qui vit sous la frame Est resté chez lui, grave et calme, avec son chien ; Et il a lavé sa femme au front et au dit ; Et c'est bien... (C'est bien, il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines Et les os des héros blanchissent dans les plaines.)

Et maintenant, M. Pitlolet peut constater tout ce qu'il vaudra à Garay de Monglave : son nom, son pseudonyme, sa valeur littéraire, sa valeur morale, son avilissement, son désintéressement... Que sais-je encore ? Tout, il peut tout lui contester, il consens, il restera à Garay de Monglave ceci, que, écrivain du deuxième ordre, ou même, si l'on veut, du troisième, il a été, un jour, « copié » par l'un des plus grands écrivains du premier. C'est là sa part de gloire. Qui, parmi nous, ne la lui enlèverait ? Elle n'est pas la plus belle, évidemment ; mais, à coup sûr, « elle est la meilleure et, comme il a été dit, elle ne lui sera point ôtée ».

Jean ETCHÉVERRY.

un grand journal pour les sportifs

L'ATHLETE

6 pages

Le Numéro 0'50

Jean Etcheoin